

**(Conversation critique) 5.**  
**Gérard Titus-Carmel,**  
**par Marc Blanchet et Michael Bishop**

**Marc Blanchet.** Le moins que l'on puisse dire, cher Michael, c'est qu'avec *Ajours, un rêve autobiographique*, Gérard Titus-Carmel a écrit une manière de chef-d'œuvre. Je sais ce que l'on peut opposer à pareil terme, pareille qualification. En entrant dans ce livre, certains pourront en dire la nature trop volumineuse, reprocher un goût du détail, une insistance, et face au travail d'introspection en jeu, un éventuel narcissisme. Je ne peux imaginer de telles objections ! Le détail a ses vertus ; l'insistance ses nécessités ; quant au narcissisme, autrement dit s'attarder sur sa propre figure, qui sait où il se loge le plus ? Des poèmes lapidaires peuvent porter en eux bien des miroitements ; une nature apparemment détachée de soi se complaire. Autrement dit, le narcissisme, cette auto-fascination abyssale, est autant un défaut qu'il peut se révéler le fondement d'une pensée profonde, d'une analyse sincère, la source de confessions d'un temps nouveau. Ce sont bien ces derniers aspects qui m'ont ému à la lecture de cette vaste trajectoire, racontée de l'enfance, la naissance devrais-je dire, aux débuts d'une carrière de peintre – jusqu'aux premiers signes d'une maturité, traversée, trouée, violente par la perte de l'être aimé. Ce livre ne doit pas être feuilleté. Il s'agit de s'y abandonner pour le laisser remonter en nous dans toute sa construction, voire son dispositif – pour mettre en avant un terme plasticien. Aucun piège formel pour autant. En redécouvrant une boîte contenant des photos de lui enfant (« le petit bichon »), du nourrisson à l'adolescent au regard fixe et rebelle, avant que l'amour lui enlève du visage le poids d'une enfance douloureuse sans rien éconduire d'une résistance et d'une défiance devant l'objectif, Gérard Titus-Carmel (devenu un incontournable poète depuis bien des années, un prosateur inspiré et un essayiste profond) dévide le fil de son passé avec de vrais parti-pris. D'abord, il s'agit d'« un rêve autobiographique ». Les souvenirs même, aussi précis soient-ils dans leur remémoration, ne sont pas là pour soutenir des certitudes. La mémoire ici discourt et divague, détaille ou s'évanouit dans une succession de séquences où se lisent en parallèle, durant une longue partie du livre, des « scènes d'enfants » (soyons schumanniens) d'une part et, de l'autre, des méditations en italique devant chaque photographie choisie. Cette excavation de la mémoire permet à Gérard Titus-Carmel de développer une prose entretissée d'allusions, d'écarts, de repentirs, qui dessine par sa sincérité un autoportrait d'écorché vif. L'auteur n'en est que plus touchant, ne trouves-tu pas, Michael ? Le lire, c'est le suivre dans cette descente à l'envers (presque « aux enfers » devant tant d'ennui et de solitude enfant), au sein de laquelle le moindre détail égale la moindre sensation...

**Michael Bishop.** Un très beau livre, incontestablement, d'un très grand artiste et poète. Et si *Ajours* se centre, implacablement, sur la vie intimement intérieure, cela n'implique, comme tu le dis, cher Marc, aucun narcissisme oisif. Loin de là, et plutôt ce que Reverdy, à qui on avait demandé « quelle est la rencontre la plus importante de ta vie? », nomme cette « rencontre avec moi-même », cette auto-auscultation des émotions et instincts qui ne cessent de bouger dans les replis les plus obscurs de ce qu'on est. Accompagner Gérard dans sa pénétration des substrats les plus secrètement enfouis de cette énergie psychique, émotionnelle qui propulse la création du *Pocket Size Tlingit Coffin* ou de la *Suite Grunewald*, d'*Ici rien n'est présent* ou de *Seul tenant*, des brillants essais sur Hart Crane, Pierre Bonnard ou Eugène Leroy, constitue un rare privilège. Il n'y a, bien sûr, aucune auto-psychanalyse théoriquement complexifiée ici, comme se l'offre dans son *Dédale* de cette année Jean-Pierre Burgart, même si, dans les deux gros volumes, l'impact de l'enfance, des parents, des désirs frustrés ou même méprisés est ressenti comme à bien des égards déterminant. Gérard Titus-Carmel a eu la chance – mieux a su se la forger – de pouvoir résister féroce à ce qui l'opprimait, son œil furieusement braqué sur les forces créatrices qui tourbillonnaient en lui, ne cherchant que la libération d'un nom et d'un acte silhouettés à un horizon mouvant mais inébranlable de son imagination. Ce qui m'a si souvent impressionné, c'est la fermeté du sentiment de la dignité, de la haute pertinence, de la nécessité de l'art, de son geste, physique, viscéral, peint ou écrit, musical ou cinématographique, et de cette à jamais fuyante, mais infinie et réimaginable promesse qu'il offrait à l'esprit, à l'âme même. Révélatrice aussi pour moi cette vaste gamme de lectures spontanément entreprises dès sa jeunesse et trahissant une profonde curiosité, l'urgence d'une éthique personnelle, d'un sens à donner au monde comme à sa propre place dans le monde. Le sentiment de sa propre liberté, ne se trouve-t-il pas, d'ailleurs, au cœur de cette éthique, ceci avec le besoin, absolu, d'atteindre au meilleur de lui-même, à la pleine expression – toujours en perpétuel devenir – de l'unicité de sa propre différence ? De cela, peut-être, que Hölderlin choisit de nommer le « très-haut », et que l'artiste-poète peut oser espérer incarner ? La Beauté, malgré tout, non ? Et là, je ne sais pas si cela t'a frappé, mais le rôle des amitiés, des incessantes discussions avec d'autres artistes, écrivains et amis me semble énorme, critique. Et malgré la haute ambition naturelle d'un jeune homme en grande partie fatalement autodidacte, l'exaltation de ces interactions l'emporte sur toute jalousie, toute rivalité. Car, si sa confiance en ses propres capacités s'avère forte, sûre, règnent également une honnêteté, le sentiment d'une chaleur partagée, une énergie sans arrogance face à tout ce qui, toujours, reste à accomplir.

**Marc Blanchet.** « Comment échapper à la laideur de ces jours semblables, à la vulgarité du petit commerce, à la pesante autorité de tous ceux-là qui n'ont pas même la légitimité de l'exercer, à l'ennui ? Comment supporter la fadeur des sentiments, le manque de mots, la pauvreté du ciel et la perspective toute pareille de demain ? Je l'ai dit : je rêvais. » Si je cite, Michael, ce passage à la page 139 du livre (qui en comprend encore six cents après), c'est pour souligner la tension dans laquelle s'inscrit *Ajours* de Gérard Titus-Carmel. Son sous-titre « Un rêve autobiographique » ne l'a-t-il pas précisé dès la couverture ? Le « comment » de ce début de citation raconte le besoin, *en temps réel* presque, qu'il y a là une issue à trouver, que cette vie imprégnée de tristesse et d'attente est l'antichambre d'une autre. Une sorte de « roman d'autoformation » se donne ici à lire, qui petit à petit, par des lectures en livres de poche, des illustrés, et le besoin de crayonner, abandonne ses cailloux dans la forêt, pour savoir revenir à soi, à une fidélité à ses désirs en soi. Toutefois, le rêve y joue une part essentielle. Le contrepois à cet affadissement quotidien n'est pas seulement la découverte d'œuvres ; c'est la faculté de l'enfant à rêver, à rêver à partir des créations d'autrui. À s'imposer ainsi, dans un véritable tour de force, comme l'auteur en attente, ou retardé, d'une œuvre à venir. Cette grisaille ne va donc pas empêcher les couleurs d'advenir et de devenir *formes*. J'y vois aussi, dans cet après-guerre, la prégnance du rêve comme un héritage du surréalisme. Certes, il s'agit de la queue de la comète de ce mouvement, mais cette énergie folle déployée par ces artistes pour *ouvrir le monde*, trouve réponse, ou plutôt continuité, dans la génération de Gérard Titus-Carmel. N'est-ce pas d'ailleurs un signe qu'il finisse par rencontrer André Breton, et après, tout autrement, Aragon ? Comme si cet apprentissage donné à soi demandait de croiser des maîtres, des « noms » en tout cas, pour s'en affranchir. Dès lors, du *roman* d'autoformation (gardons ce mot), nous passons à un roman d'époque où surgissent le jazz, le pop art ou la nouvelle vague. C'est-à-dire la remise en question fondamentale d'une modernité qui verra le situationnisme en vouloir au surréalisme, et le besoin d'à nouveau renverser les idoles. Toutefois, Gérard Titus-Carmel n'est pas un profanateur. Peut-être faut-il voir ses écrits et ses peintures, comme un « il faut être absolument moderne ». Bref, lire les classiques pour créer ensuite, dans les temps présents, avec une ambition qui ne donne aucune certitude mais appartient à la volonté des jeunes créateurs, ce que raconte notre auteur, d'être au plus haut de la crête...

**Michael Bishop.** Oui, tout à fait, Marc, le rêve s'avère fondamental, et, pourtant, il est, inséparablement, désir et *manque*, vision et *insuffisance*; et toute réalisation de ce rêve d'avoir-être-faire participe de cette tension, car, chez Gérard Titus-Carmel, reste cet inextricable nœud que tissent tout ce que le rêve espère pouvoir accomplir *et* cette *mélancolie* qui fait partie intrinsèque

d'une *Weltanschauung* dont les racines plongent profond non seulement dans l'enfance et la jeunesse, mais aussi dans le sentiment de perte, de l'irrécupérable au cœur des rapports à l'être : une absence là où on s'attendait à quelque chose de viscéralement transcendant. Certes le « qui-suis-je ? » de Breton et le rêve socio-politique d'Aragon, comme tu le suggères, sont pertinents dans la quête du jeune Gérard d'une liberté, d'une radicale altérité ontologique où la vérité et une justice de la « vraie vie » se profilent à l'horizon du grand rêveur que doit être tout grand artiste. Et je vois dans cette optique qu'est également central le questionnement incessant centré sur la vérité de l'écrit s'inscrivant selon la justesse *et* la fatale relativité de la mémoire. Et là, il me semble, ces nombreuses « séances », amicales mais sérieuses, avec « le Dr », témoignent d'un profond désir de pénétrer dans les substrats de la conscience de soi. La vérité restera pour Titus-Carmel peut-être le plus grand des rêves à réaliser. Ne serait-elle pas, d'ailleurs, à trouver dans la Beauté, dans, précisément, l'indicible que celle-ci véhicule sans que l'on puisse en articuler les dimensions exactes – car elle est mouvante, multiple, prenant peut-être toutes les formes ? Pour y répondre et malgré tous nos échanges – amour, conversations, livres, créations – faut-il, comme le dit Titus, « se débattre seul » dans sa quête ? Et toi, qui es photographe, que penses-tu de la question – qui, si souvent, hante le « rêve autobiographique » – de la « vérité » de la photo ? Quant à moi, je persiste à méditer celle de l'Irlande...

**Marc Blanchet.** Il y a quelque chose d'étonnant dans la lecture d'une image photographique, que l'on retrouve chez Gérard Titus-Carmel avec une forme d'essentialité, c'est la capacité de narration qu'elle déploie chez un individu. Elle s'impose en lui, prend forme de manière discursive avec presque de l'immuabilité : fût-ce en soulevant des hypothèses, le lecteur de l'image sait de ce dont il s'agit. En se regardant soi à travers le temps, du moins de l'enfance aux premiers temps de sa vie d'homme, notre auteur entre dans chaque photographie pour redessiner en elle les contours d'une situation, d'un instant, d'une preuve. Il est d'ailleurs intéressant que la couverture reproduise un autoportrait : comme une façon de répondre par un geste pictural à cette jeunesse blessée et hasardeuse, avec un dessin effectué jeune homme lors d'un séjour en Algérie. L'œuvre graphique répond à la somme revisitée de ces photographies d'enfance, qui ont engendré ce livre, et le scandent jusqu'à s'éloigner aux deux tiers de l'ouvrage. La photographie est, on le sait, l'écriture de la lumière. Une part d'ombre lui est simultanée. Dans l'informe du passé, elle balise ce livre, permet une clarté dans des souvenirs qui auraient pu demeurer enchevêtrés. Par ces séquences successives, elle impose sa singularité : interroger le passé, le faire surgir pour le seul bonheur des interprétations. Tout est fiction avec la preuve de l'image photographique. Dès lors, ce « rêve

autobiographique » ne s’aligne pas sur des mémoires ; il est – sur les rails de ces preuves mouvantes que sont les images – la chance de se distinguer des événements hier comme de choses closes, afin de leur donner un sens autre, voire l’élan nécessaire pour composer un livre. Écrivain-photographe, je vois bien comment un livre peut s’inspirer d’images, et des images dicter la composition d’un livre, allier narration et divagations. Ce terme de divagations, on pourrait l’écarter face à la précision des instants présents dans *Ajours*, si constitutifs par ailleurs d’un être. Celui de rêveries, dont on connaît la beauté, et l’héritage, dans l’œuvre de Jean-Jacques Rousseau, serait plus pertinent. Mais la réalité, du moins le poids des choses, traverse les rêveries de ce livre, leur permet de s’alléger au fur et à mesure – dans le sens où *Ajours* est aussi un livre d’amitiés. Que d’émotion à lire la rencontre de Titus-Carmel avec son « sauveur » Antonio Segui, qui l’accueille dans son atelier aux côtés de Vladimir Veličković ! De même, il faudrait citer les amitiés vives de Mathieu Bénézet et du futur Christian Gailly. Titus-Carmel est le mémorialiste d’une époque dont on « rêverait » qu’il la raconte aujourd’hui, passant des années Maeght au milieu poétique dans lequel il évolue également. Ce « rêve autobiographique » est aussi le récit d’une enfance qui mène au deuil. Perclus de douleur, l’homme naissant se retrouve face à la mort de Françoise, sa jeune épouse. Dès lors, le livre devient la grille de lecture révélée d’une grande partie de la bibliographie de Gérard Titus-Carmel, voire, autrement, de ses peintures : c’est un tombeau. Ce ne sont pas seulement des photographies d’enfance ou d’adolescence qui font ce livre ; celles en compagnie de Françoise disent aussi le dépassement d’un ennui dans l’appartement d’une mère sans affection et d’un beau-père indifférent. Elles témoignent d’un temps heureux, passionné, passionnel, qui donne sens à l’attente, en « récompense » tous les épisodes, et débouche sur de multiples rencontres et voyages. Ce récit nous laisse également deviner, pour qui connaît l’œuvre dans ses plus intimes replis, ce qui justement va la fonder : une disparition dont la tristesse est d’être sans retour, avec la solitude de l’acte créateur pour se souvenir, comme tenter, par le même geste, de rejoindre le monde des vivants, c’est-à-dire, dans la multiplicité de leurs visages, toutes sortes d’aventures intellectuelles et humaines...

**Michael Bishop.** L’image photographique, en effet, nous fait tourner en rond. « Petite mort », déclare Denis Roche, disparition, semblance d’être, impossible vérité car laissant au regardeur son devenir, son implacable mouvance. Et pourtant puits de rêverie, de *re*-présentation, de *re*-semblance, de réflexion sur les sans doute infinis indicibles que cache toute icône. Ce qui me pousse à insister sur l’interpertinence du texte d’*Ajours* et de tous les poèmes et tous les dessins et peintures de Gérard Titus-Carmel : une interférence qui n’invite nullement à plaquer librement un vécu enfin

révélé sur le créé, les tremblements et les extases, les folies et les exigences de, à titre d'exemple, *Suite Grünewald* ou *Gris de Payne*, restant, incontournableement dissociés et hautains, ceux de ces figures, structures, musiques et ensembles de signes qui appartiennent, nécessaires et solitaires, destinaux et souverains, silencieux et inachevables, au lieu / « non-lieu », lira-t-on même, de l'art, de la poésie. Autrement dit, de cet insaisissable qui se nomme beauté. Qui, paradoxalement, comme dit Titus, croyant l'avoir quittée, « touche terre », s'affirme l'audace d'une improbable « présence ». « Les traces de mon passage », écrivait Titus en 2010 dans *L'Ordre des jours*, « [...] toutes ont altéré la pureté de ses berges ». Et, curieusement, et tu me diras un autre jour ce que tu en penses, c'est un peu dans cette optique que je lis l'inlassable et exemplaire fascination qu'exerce sur Titus l'Irlande. Terre immémoriale où règnent le rugueux, un naturel loin des présomptions et prétentions, un instinctif qui peut frôler la violence mais qui donne sur la créativité d'un Joyce, d'un Beckett, un humour qui défie les normes. Et je n'oublie pas un spirituel qui remonte loin dans les brumes, non-savoir hiératique honoré face à l'énigme de l'être. Et le tout enveloppé dans un premier amour, découverte et exploration d'une rareté vivante, fatale, sacrée, extrême, longtemps rêvée ensemble avec, et presque comme, le logiquement indescriptible absolu métaphysique de l'art.

Michael Bishop. Parmi ses dernières publications : *Contemporary French Art, 1 & 2* (Rodopi, 2008 & 2011), *Dystopie et poëin, agnose et reconnaissance* (Brill, 2014) et *Earth and Mind : Dreaming, Writing, Being* (Brill, 2018). Éditeur des Éditions VVV, traducteur et poète, il est aussi l'auteur de *Genèse maintenant* suivi de *La théorie de l'amour* (William Blake & Cie, 2011 ) et *Fluvial, agnose et autres poèmes*, NU(e), 2014).

Marc Blanchet. Vient de publier *Tristes encore* aux éditions Obsidiane, coll. Le Manteau & La Lyre, qui fait suite à un autre livre de poésie, *Le Pays* (éd. La Lettre volée). Également écrivain-photographe, il publie en avril deux livres textes & photographies : *17 secondes, roman-photo* et *And Also The Trees*, série de paysages avec essai, à L'Atelier contemporain, en parallèle d'une nouvelle exposition 3 + 3, en mars à Tours et mai à Bordeaux.